

Le coup de pouce du défunt

Par Dominique Roffet & Gérard Hubert-Richou

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui n'ont rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques-uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancerel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif
- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité

- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théatronautes** » **proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation :**

- Des textes de qualité littéraire, textes éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuelle d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après quarante-cinq ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, (surtout en maternelles) mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHO

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

LE COUP DE POUCE DU DÉFUNT

ADAPTATION PAR GÉRARD HUBERT-RICHO

DE LA PIÈCE DE DOMINIQUE ROFFET :

« le défunt attend derrière la porte »

(avec la complicité de l'auteur)

Personnages :

LA MERE (GEORGETTE) : tablier à fleurs sur une robe élimée.

LE PERE (GEORGES) : chemise ample mal enfoncée dans un pantalon de velours taché.

LE FRÈRE DE MADAME (BRUNO) : Jeans et blouson de cuir.

LA FILLE (CAMILLE) : jupe et tenue in.

LE VOLEUR (ROBERT) : déguisé en femme, avec chapeau à voilette et mitaines.

HUGUETTE : 70 ans. Vêtue d'une tenue extravagante où domine la dentelle.

L'INCONNU : Vêtements indifférents mais sobres.

Décor :

La cuisine d'un appartement minable.

Une table avec six chaises en bois. Un réchaud en mauvais état, posé sur un placard délabré. Un évier avec, dessus, une bouteille remplie d'eau et des verres de cuisine. Un placard bas, à double porte. Un poubelle ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE

La fille, le père, la mère.

LA FILLE : J'ai pas faim.

LA MÈRE : Si tu veux grandir, faut manger.

LA FILLE : Je suis assez grande, non ? J'explose dans ma chambrette de petite fille. J'ai vingt-cinq ans passés...

LE PÈRE : Vingt-huit.

LA MÈRE : Et neuf mois.

LA FILLE : Et alors, ça vous dérange ?

LE PÈRE : C'est pas un reproche, mais une douce allusion pour te rappeler qu'à 28 ans, on t'entretient toujours.

LA MÈRE : De grand cœur. À preuve : j'ai spécialement décongelé les raviolis pour toi, fais-moi honneur.

LA FILLE : Je vois pas pourquoi je devrais m'empiffrer de raviolis à moitié froids.

LE PÈRE (*lisant son Paris-turf*) : Ah ! Tu vois pas ! Je vais te dire ! Si tu veux arrêter d'être moche pour ton âge, faut bouffer. Tu vois mieux, maintenant ?

LA MÈRE (*au Père*) : Pourquoi tu la traumatises ?

LE PÈRE : Je la traumatise pas, je la motive.

LA FILLE : T'as prétendu que j'étais moche, ça me motive pas.

LE PÈRE : Tu peux encore t'améliorer, regarde ta mère.

LA MÈRE : Moi ? J'ai jamais été moche, qu'est-ce que tu racontes ?

LE PÈRE : T'étais pas moche, mais t'étais sacrément conne.

LA FILLE : Tu te sens motivée, maman ?

LA MÈRE : Écoute ton père, il sait ce qui est bien pour toi.

LA FILLE : D'abord, je suis pas si laide que ça. Je me suis tapée tous les mecs potables de la boîte. Ils ont eu le temps de bien me regarder.

LE PÈRE : Ça veut rien dire. À leur âge, on saute sur tout ce qui bouge, suffit que ça veuille. Tu t'protèges, au moins ?

LA FILLE : J'ai plus quinze ans et je ne suis pas suicidaire.

LA MÈRE (*faussement scandalisée*) : C'est pas comme ça que je t'ai élevée, ma fille ! Moi, je suis arrivée vierge au mariage... Enfin presque...

LE PÈRE : Tout est dans le presque...

LA FILLE (*triant ses raviolis*) : Pic et pic et colégram, bourre et bourre et rat...

LE PÈRE (*à sa fille*) : À quoi tu joues, t'as plus dix ans ?

LA FILLE : Vous allez me lâcher avec mon âge ! Je discrimine.

LE PÈRE : Tu quoi ?

LA FILLE : Je discrimine. Dis-cri-mine.

LE PÈRE : Discrimine : ça existe même pas.

LA FILLE : Si.

LE PÈRE : Et ça veut dire ?

LA FILLE : Ça veut dire : je ségrégationne.

LE PÈRE : Ça existe pas non plus.

LA FILLE : Ségrégationner peut-être pas, mais discriminer, si. Regarde dans le dico.

LE PÈRE (*à sa femme*) : Où que t'as planqué le dico, Maman ?

LA MÈRE : Pourquoi je l'aurais planqué ?

LE PÈRE : Parce que tu perds toujours tout.

LA MÈRE : Perdre et planquer, c'est pas pareil. Regarde dans le dico.

LE PÈRE : Je peux pas, je sais pas où tu l'as foutu !

LA MÈRE : Moi non plus !

LA FILLE : Maman, t'es assise dessus... T'as rien dans le citron, ou quoi ?

LE PÈRE : Dis donc, toi, je t'interdis de parler à ta mère sur ce ton.

(Il gifle sa fille)

LA FILLE : Aïe ! T'as plus le droit de me taper !

LE PÈRE : Tant que t'es sous mon toit, j'ai tous les droits, je suis ton père.

LA MÈRE (*à part*) : Ça reste encore à prouver...

LE PÈRE : Qu'est-ce que tu dis ?

LA MÈRE : Moi, j'ai dit quelque chose ?

LE PÈRE : Oui. T'as dit que j'étais pas son père.

LA MÈRE : Non, je plaisantais.

LE PÈRE : Alors, si je la calotte c'est parce que je suis son père et que je l'aime.

LA MÈRE : T'es obligé de l'aimer pour lui claquer le baigneur ? Si tu l'aimais pas, ça simplifierait les choses, à mon avis.

LE PÈRE : Je peux pas me retenir.

LA FILLE : De me frapper ?

LE PÈRE : Non, de t'aimer. Je déborde d'amour pour toi, faut me comprendre.

LA FILLE : Compte pas là-dessus.

LE PÈRE : Tu refuses la main que ton père te tend ?

LA FILLE : Quand elle m'arrive trop vite sur la gueule, oui.

LE PÈRE : Fille ingrate.

LA FILLE : Si je suis moche, c'est pas de ma faute, c'est l'atavisme.

LA MÈRE : C'est quoi l'atavisme ?

LE PÈRE : Ça veut dire que c'est de ta faute, si elle est moche.

LA FILLE (à sa mère). T'as la définition sous les fesses. Cherche à : A-T-A-V-I-S-M-E.

(La Mère se tortille, extrait le dictionnaire, tourne les pages en se léchant les doigts)

LA MÈRE : Asphyxier... Assassiner... Ah ! Atavisme ! Ben mon colon ! Écoutez voir : « Forme d'hérédité dans laquelle l'individu hérite de caractères ancestraux qui ne se manifestaient pas chez ses parents immédiats : réapparition d'un caractère primitif après un nombre indéterminé de générations ». C'est écrit noir sur blanc : « ... après un nombre indéterminé de générations ». *(Triomphante)*. C'est pas moi qui t'ai filé ta mocheté, ça vient de plus loin.

LA FILLE : Je m'en fous, je suis pas moche.

LE PÈRE : Tu mangeras quand même. Moi, je te trouve moche.

(La Fille balance son assiette dans l'évier. Le Père hausse les épaules et se lève.)

LA MÈRE : Où tu vas ?

LE PÈRE : Fermer les volets.

LA MÈRE : Déjà ?

LE PÈRE : On vient de passer à l'heure d'hiver.

LA MÈRE : Je vois pas le rapport.

LE PÈRE : Le rapport, c'est qu'il fait nuit plus tôt. Quand la nuit tombe, je ferme les volets, un point c'est tout. Après le coucher du soleil, le quartier devient mal famé.

LA MÈRE : Pas plus après le coucher du soleil qu'avant. Ce quartier est merdique vingt-quatre heures sur vingt-quatre, heure d'hiver ou pas.

(Les deux femmes ricanent. Le père ferme les volets)

LE PÈRE : Oh ! Vous pouvez ricaner. J'ai ma conscience. Je tiens à ce qu'on soit salué dans la rue comme une famille respectable et que mes femmes soient à la hauteur de ma réputation.

LA FILLE : Tes femmes ? On est pas ton harem ! Attention, si tu commences à te faire des idées, moi je me casse !

LA MÈRE (à son mari) : Ta réputation ? J'ai bien entendu ?

LE PÈRE : Parfaitement. Je vais vous dire, vous me faites honte !

LA FILLE : On a de qui tenir...

LA MÈRE (à sa fille) : Oui ! Y a pas que toi qui es atavique !

(Elles ricanent encore. Le père se sert un verre de rouge qu'il verse d'une carafe.)

LA MÈRE : Et nous, on a pas le droit d'avoir soif ?

LE PÈRE : Vous avez aussi le droit de vous servir toutes seules. Z'êtes pas manchotes.

LA MÈRE (à sa fille) : Camille, remplis-moi un ballon.

(La fille remplit deux verres, en tend un à sa mère. Elles trinquent, ignorant le père)

LE PÈRE : C'est ça, jouez les mijaurées. Ça enlève rien à ce que j'ai dit. Je veux être respecté dans le quartier. (à part, il note sur son canard) : « lune bleue » dans la cinq, un tuyau de Doumé, et sur « belle en cuisse » dans la septième. C'est parti.

LA MÈRE : T'as pas fermé la porte à clé, au moins ? Le frangin va pas tarder à rentrer du boulot.
(*Insinuante*).

LE PÈRE : Camille, aide ta mère à laver la vaisselle.

LA MÈRE : J'avais pas l'intention de la faire.

LA FILLE : Dans ces conditions, je peux pas aider...

LE PÈRE : Vous avez décidé de me bassiner, ce soir !

LA FILLE : Faut pas nous en vouloir, c'est le « mes femmes » qui passe pas.

LE PÈRE : Quand je pense à tout ce que je fais pour vous et pas ça, (*il accroche l'ongle de son pouce sous ses incisives supérieures*), de reconnaissance.

LA MÈRE, LA FILLE : Ce que tu fais pour nous ?

LA FILLE : On peut savoir ?

MÈRE : Des fois qu'on découvre des trucs qu'on avait pas remarqués.

LE PÈRE : Je travaille, moi ! (*frappe son journal de l'index*) Je rapporte du pognon à la maison, moi ! Je passe pas mon temps à me peindre les ongles en rose fluo ! Si au moins vous vous occupiez du ménage, mais non, c'est une véritable porcherie ici !

LA FILLE : Maman a fait les poussières ce matin.

LE PÈRE : Je vois. (*Mimant*). Elle l'a déplacée de là à là.

LA MÈRE (*à son mari*) : Tu rapportes du pognon ? Tu te prends pas pour quelqu'un d'autre par hasard ? Parce que c'est bizarre, je me souviens pas à quoi il ressemble, ton fric.

LA FILLE : À t'entendre, tu nous traites comme des princesses. T'as vu comment je suis fringuée ? La même paire de collants depuis l'automne, c'est bien simple, je me sens comme une SDF, j'ose plus sortir.

LE PÈRE : Mais quand tu sors, t'oublies de revenir, ou alors c'est entre deux flics. Et c'est pas après tes frusques qu'ils en ont. C'est surtout ta pupille dilatée qui les fascine. Ou tes capacités à semer le bordel partout où tu passes.

LA FILLE : Je m'embête à la maison, faut bien que je me défoule ailleurs. Tu vas pas commencer à me faire la morale ? Pas toi !

LE PÈRE : Y a pas de morale là-dedans. Les flics à la maison, je te l'ai répété mille fois, c'est mauvais pour les affaires. (*Soudain attendri*). T'es bien ma fille, toi. (*Il lui saisit le menton. Elle le repousse sans brutalité*). Regardez-là, la tigresse... C'est qu'elle mordrait. (*À sa femme*). On est une vraie famille, hein ? C'est pas les coups de gueule qui changeront les choses. On fume le calumet de la paix, avec ton herbe ?

LA FILLE : J'en ai pas.

(*Le père les ressert et ils trinquent. On entend du bruit, à l'extérieur*)

LA MÈRE : Ah ! Voilà le frangin.

SCÈNE 2

Le père, la mère, la fille, le frère, le voleur.

La porte s'ouvre, Bruno apparaît, portant dans ses bras une vieille femme vêtue d'un manteau et le visage recouvert d'une voilette. Il entre en titubant.

LE FRÈRE : Chaud devant ! De la place, j'en peux plus. Vite ! Je lâche !

(D'un revers, la fille envoie valdinguer vaisselle et raviolis. Le frère y dépose son fardeau. Il a le poignet attaché à celui de la vieille femme par des menottes)

LE PÈRE (*montrant la vieille femme*) : C'est quoi, ce truc ? C'est vivant ?

LE FRÈRE : Parle pas de malheur ! (*l'oreille collée à lui*) Ça respire.

LA MÈRE (*à son frère*) : Bruno, pourquoi t'es attaché ?

LE FRÈRE : Tu vas pas le croire ! J'en ai aucune idée...

LE PÈRE : T'es menotté à une momie et tu sais pas pourquoi ?

LA FILLE : Ça a foiré ?

LE FRÈRE : Le fiasco total ! J'y comprends rien. Rien !

LA FILLE : Tonton, t'étais censé tirer les économies d'une grand'mère, pas nous la ramener à la maison.

LA MÈRE : Tu sais pourtant que j'ai horreur de recevoir du monde à l'improviste.

LE FRÈRE : C'est pas une invitée, Georgette ! C'est une énorme cata !

LA MÈRE : C'est pas une raison, je tiens à être une hôtesse irréprochable.

LE PÈRE (*à son beau-frère*) : Qu'est-ce que tu fous, attaché à cette vieille ? T'as tourné pervers ?

LE FRÈRE : Va chercher une scie, au lieu de dire des conneries !

LE PÈRE : Tu parles pas sur ce ton au mari de ta sœur !

LA FILLE (*à son père*) : T'as pas le droit de le calotter, lui, c'est ton beauf pas ta fille !

LE FRÈRE (*à Georges*) : Dépêche !

LE PÈRE : Bon, ça va, je passe l'éponge pour cette fois. (*Le père sort*)

LA FILLE (*à son oncle, tâtant le corps inerte*). Tu l'as pas trop cabossée au moins ? Elle va pas crever ? Maman a fait les poussières aujourd'hui.

LE FRÈRE : Je me rappelle pas avoir cogné. À vrai dire, je me souviens plus de grand-chose.

LA FILLE : Raconte tout de même.

LE FRÈRE : Sur le papier, un boulot super peinard. Suffisait de l'attacher au radiateur, lui chatouiller un peu les arpions pour qu'elle crache où elle planquait son magot.

LA FILLE : La routine, quoi...

LE FRÈRE : Tout baignait. Je suis entré dans l'appart comme à la poste. Elle roupillait dans son fauteuil devant la cheminée. J'allais la bâillonner de la main quand la lumière s'est éteinte. (*Se tournant vers l'endroit par où le père est sorti*). Mais qu'est-ce qu'il fout ?

LA MÈRE : Tu t'es retrouvé dans le noir, mon pauvre biquet ? Toi qui en as toujours eu peur...

LE FRÈRE : Arrête de m'appeler « mon pauvre biquet », j'ai passé l'âge de téter.

LA MÈRE : Mais pas celui d'avoir peur du noir. Ca se commande pas. C'était noir noir ?

LE FRÈRE : Total ! Pour une surprise... Mais la corrida était pas finie. On m'agrippe par derrière et pan ! un coup sur la cafetière. Je sombre dans le cirage.

LA MÈRE : En tout cas, t'as pas de bosse.

LE FRÈRE : Jamais avec les matraques molles. Quand je me suis réveillé, j'étais attaché à la vieille. Je me demande encore comment j'ai pu sortir de sa turne, la porter jusqu'à ma caisse et revenir ici sans me faire choper.

LE PÈRE (*revient avec une scie à métaux*) : Voilà ! Voilà ! C'est pas une première main, mais c'est mieux que rien... (*Il attaque la chaîne des menottes*). Arrête de gigoter, elle ripe.

LE FRÈRE : Tu t'y prends comme un manche.

LE PÈRE : Je voudrais t'y voir. Elle résiste, la salope ! (*Il s'échine un moment puis doit renoncer*) Impossible...

LE FRÈRE : Bon Dieu ! J'ai l'impression d'être un poisson au bout d'une ligne. En plus, elle fouette.

LA FILLE (*à son oncle*) : T'es sûr de pas l'avoir zinguée ? Si en plus elle sent mauvais, c'est pas bon signe...

LE FRÈRE : Non, elle respire, je te dis. Georges, sors-moi de là !

LE PÈRE : Peut-être qu'avec une masse et un coin en acier...

LE FRÈRE : Avec ce que tu veux, mais coupe le cordon !

(*Le père sort. Le frère, échoue finalement sur une chaise*)

LE FRÈRE (*pendant ses efforts*) : Je vais devenir... dingue si... j'arrive pas à... m'en débarrasser... (*Il abandonne*). Putain !

LA MÈRE (*à son frère*) : En attendant, t'aurais pas une petite faim ? J'ai décongelé des raviolis pour ta nièce, il en reste...

(*Elle les regarde au sol, commence à les ramasser à la main*)

LE FRÈRE (*sur un ton de reproche*) : Georgette !

LA MÈRE : Tu devrais pas sauter des repas, mon choupinet.

LE FRÈRE (*même ton*) : Jojo !

LA MÈRE : Ben quoi, je t'ai pas appelé mon biquet ! Si je prends pas soin de mon p'tit frère, qui le fera ? Il est pas capable de convoler.

LA FILLE (*à sa mère*) : T'arrêtes de le gonfler. Tes raviolis de merde, il s'en tape. T'as pas compris : y a un problème.

(La mère rejette négligemment les raviolis sur le sol.)

LA MÈRE : J'aime pas gâcher. J'les aurais rincés.

LE FRÈRE : T'aurais pas plutôt à boire, je crève de soif à force de jouer les déménageurs.

(Le père revient avec une énorme masse et un coin métallique)

LE PÈRE : Je vais te les pulvériser, moi, tes menottes.

(La fille lui verse un verre de vin. Le frère en boit une gorgée, qu'il recrache aussitôt)

LE FRÈRE : C'est quoi cette infection ?

LE PÈRE : Du vin. Ici, on boit du vin, on a les moyens.

LE FRÈRE : T'appelles ça du vin ? On dirait plutôt... Je sais pas... Du lisier ?

LA FILLE (à son oncle) : Arrête, tu vas le vexer. C'est son nouveau vin bio.

LE FRÈRE (à son beau-frère) : Du vin bio ?

LE PÈRE (fiérot) : Un peu, mon neveu ! Du pinard en boîte. Le carton, c'est plus biodégradable que le verre. Je sauve la planète.

LE FRÈRE : Tu ferais mieux de sauver le frère de ta femme. Pourquoi tu le planques dans une carafe ?

LE PÈRE (sérieux) : Pour faire passer le goût.

LA FILLE : Papa est devenu militant au développement durable.

LE FRÈRE : Moi pas, et pas près de le devenir. T'aurais pas un truc polluant, mais buvable ?

LE PÈRE (brandit sa masse) : Prépare-toi, Bruno, ça va cogner.

(Le corps se met à remuer, tirant sur les menottes par à-coups)

LE FRÈRE : On arrête tout ! Elle se réveille. C'est pas trop tôt. *(Il secoue le corps)*. Eh ! La vieille ! La sieste est finie.

LA MÈRE (alarmée) : On reçoit une étrangère à la maison et j'ai des raviolis plein le lino...

(La mère pousse les raviolis du bout du pied sous l'évier. On ne voit pas le visage de la vieille dame, à cause de la voilette.)

LE FRÈRE (à la vieille) : Ohé, là-dessous ! Fin de l'hiver, on sort d'hibernation.

LE PÈRE : On devrait peut-être se masquer comme elle, pour qu'elle nous reconnaisse pas.

LA FILLE : Plus simple de lui laisser son chiffon sur les yeux.

LE PÈRE : Et ensuite ?

LA FILLE : On la fait causer, pardi ! Elle pourra nous expliquer pourquoi elle s'est amarrée à Bruno.

LE FRÈRE (à la vieille) : Vous m'entendez ? Oh ! Y a quelqu'un sous le chapeau ?

LE VOLEUR (Dans son accoutrement, il émet un gémissement et porte sa main libre à sa nuque) : Houlala ! Ce que j'ai mal au crâne. Où je suis ?

LA FILLE : Ça vous regarde pas !

LE VOLEUR : J'ai été renversé par un quinze tonnes, c'est ça ?

LE PÈRE : Qu'est-ce qu'elle raconte ?

LE VOLEUR : Vous pouvez tout me dire, je suis prêt à affronter la réalité.

LA MÈRE : Elle parle pas comme une vieille. Je suis pas une spécialiste, mais les vieilles... elles y connaissent rien en poids lourds.

LA FILLE : À mon avis, elles n'ont pas non plus des voix de baryton, sauf accident.

LA MÈRE : Ca peut arriver, la preuve.

LE FRÈRE (*à la « vieille »*) : Pourquoi vous m'avez assommé et menotté avec vous ? Je vous ai pas fait de mal, je voulais juste vous piquer vos économies.

LE VOLEUR : Quelqu'un me parle ? J'ai soif. J'aimerais aussi savoir où je suis.

LA FILLE : Vous êtes dans de sales draps, on plaisante pas, ici !

LE VOLEUR : Je me contenterai d'un verre d'eau.

LE FRÈRE (*à sa nièce*) : Apporte-lui à boire. Pas du bio !

(La fille remplit un verre, le tend à Bruno. Il le lui verse à travers le tissu. L'eau se répand et le voleur s'étouffe)

LA MÈRE : La sagouine ! Elle m'en met partout !

LE VOLEUR (*toussant*) : C'est bizarre, il fait nuit. Il est quelle heure ?

LE PÈRE (*après avoir consulté sa montre*) : Dix-sept heures quinze, Madame.

LE FRÈRE (*au beauf*) : Arrête les mondanités, Georges ! (*Au voleur*). C'est moi qui pose les questions !

LE VOLEUR (*geignant*) : Arrêtez de me hurler après. Vous m'étouffez, vous me noyer et maintenant, vous me criez dessus.

LE FRÈRE : Je répète ma question : pourquoi vous m'avez menotté ?

LE VOLEUR : Absolument pas ! C'est vous !

LE FRÈRE : Pas du tout !

LE VOLEUR : Qui d'autre, je vois pas... Pourquoi le soleil se lève pas ?

LA MÈRE (*à son frère*) : T'es sûr de maîtriser la situation ? Je te trouve un peu mou dans l'interrogatoire. Attends. (*Elle s'empare du dico qu'elle brandit au-dessus de la tête du voleur*). Je vais te lui interpréter psychologique.

LE PÈRE : Tout doux, Georgette, on a encore besoin du dico.

LA FILLE : Faut changer de tactique. (*à son oncle*). Comment elle s'appelle, la vieille ?

LE FRÈRE : Huguette. Huguette Gredasur de Bouchemolle.

LA MÈRE (*écaurée*) : Les aristos, ils savent plus quoi inventer pour se pousser du col. Gredasur de Mouchebolle ! Moi, c'est « Georgette de la baffe dans la gueule ».

LA FILLE : Madame Huguette, montrez-vous raisonnable. On ne kidnappe pas les jeunes gens de cette façon. Surtout à votre âge.

LE VOLEUR (*se grattant le haut du chapeau*) : J'avoue que je suis un peu perdu. Attendez que je me remémore. (*Se parlant à lui-même*). D'abord, il s'est passé ça... Et puis ça... Et puis après... Non, ça c'était avant... Et... Et... Nom de Dieu !... La gaffe !...

LE FRÈRE (*au voleur*) : Alors ?

LE VOLEUR : Ça me revient ! ... Je dirai plus rien. Vous pouvez me torturer.

LE FRÈRE : Qui parle de vous torturer ? Qu'est-ce qui vous est revenu ?

LE VOLEUR : Même moi j'y crois pas, c'est vous dire...

LA MÈRE (*brandissant à nouveau le dictionnaire*) : Le dico, pas grave si je l'abîme.

LE FRÈRE (*en l'arrêtant. Au voleur*) : Balancez quand même, on fera le tri. Je vous aide. J'entre chez vous pour causer. Vos économies, c'était pour rire! Et vous, vilaine, vous m'assomez et me passer les menottes...

LE VOLEUR (*tirant sur sa menotte*) : Mais puisque je vous répète que c'est vous !

LE PÈRE : Mon beauf n'a aucune raison de s'atteler aux vieilles dames. Il a reçu une excellente éducation.

LE FRÈRE : Georges ! Pas de détail. Elle doit ignorer qu'on est de la même famille.

LA FILLE : C'est réussi ! Dis-lui aussi que je suis ta nièce, pendant que tu y es !

LA MÈRE : Encore plus réussi, ma fille !

LE PÈRE (*attendri*) : On est un vraie famille, pas vrai ?

LE FRÈRE (*effondré*) : Oui, tous plus cons les uns que les autres...

LA FILLE : Tant qu'elle nous a pas vus, ça craint rien.

LE VOLEUR (*arrache sa voilette. Désignant ses interlocuteurs*) : Vu ! Vu ! Vu ! Et vu !

TOUS LES QUATRE : Merde, un homme !

LE VOLEUR : Vous êtes dans le pâté. Je vous ai tous vus ! J'oublie jamais un visage !

LE FRÈRE (*au Voleur*) : Vous êtes qui ? Bordel de Dieu !

LA FILLE : Qu'est-ce que vous trafiquez, habillée en gonzesse ?

LA MÈRE : Bruno, dévergondé ! Tu t'affiches avec des hommes, maintenant ?

LE FRÈRE : Georgette, fais un effort de concentration. C'est lui qui m'a forcé.

LE VOLEUR : Mais pas du tout ! Je maintiens ce que j'ai dit.

LA FILLE (*à son oncle*) : Tu peux nous expliquer ? Tu vas dévaliser une rombière et tu ramènes un travelo.

LE VOLEUR : Eh ! Pas de blague ! Je suis pas un travelo ! Je suis un honnête travailleur.

LA FILLE : C'est pas incompatible.

LE PÈRE : Déguisé en femme chez une aristo pleine aux as ? À d'autres !

LE VOLEUR : Si je vous raconte tout, vous serez compréhensif ?

LE FRÈRE : Tout dépend de ton histoire. Si on décide que t'es un témoin gênant, faudra nous comprendre...

LE VOLEUR (*soudain conciliant, avec un sourire ironique*) : Oh ! Et puis, après tout, agissez comme vous l'entendez. Vous êtes chez vous.

LE PÈRE : Y a anguille sous roche, Bruno. Y devrait avoir peur. (*Menaçant, au voleur*). Pourquoi t'as pas peur ?

LE VOLEUR (*nonchalant*) : Ouais, j'ai peur, « papa ». Je crève de trouille, ça se voit pas ?

LA MÈRE : Peut-être qu'un coup de dico ?

LE VOLEUR (*sur le même ton nonchalant*) : Sans vouloir vous commander, je boirais bien un verre. Et débarrassez-moi de ce bracelet, si ça gêne personne.

LE FRÈRE (*au voleur*) : C'est quoi cette carambouille ?

LA MÈRE : Tiens, tu parles belge, à présent ?

LE VOLEUR (*il se déplace en tirant Bruno derrière lui*) : Je vais te dire : non seulement je sais qui vous êtes, mais aussi où on est... Et certaines autres personnes sont aussi au courant... Touchez à un seul de mes cheveux et la cavalerie rapplique sabre au clair.

LE PÈRE : Tes cheveux, j'veux pas dire, mais...

LE FRÈRE : Ouais, tu déconnes ?... T'es flic ?

LE VOLEUR : À toi de voir, « tonton »...

LE FRÈRE : Tu peux pas savoir où t'as débarqué, t'étais dans les vaps. En plus, j'avais pas l'intention de te ramener. Comment t'aurais pu prévoir un truc que je savais pas moi-même ?

LE VOLEUR : Comment, hein ? Bonne question.

LE FRÈRE : Sauf si... Si tu l'as prémédité... Non, ça colle pas... J'ai décidé au dernier moment d'aller chez la vieille. À moins que tu lises dans mes pensées avant même que je les aie eues, je vois pas...

LE VOLEUR (*faussement ennuyé et bâillant*) : T'as des pensées, toi ? Ça devient barbant.

LE FRÈRE : T'as prévenu des potes, c'est ça, hein ? Tu m'as tendu un piège ?

LE VOLEUR : Libre à toi.

LE FRÈRE : Si tu maîtrises la situation, pourquoi t'as pas les clés de cette ferraille ?

LE VOLEUR : Ce verre, ça vient ?

LE FRÈRE : Georges, débouche une bouteille d'étoilé.

LE PÈRE (*Il sort une bouteille de vin médiocre*) : Si c'est pas malheureux, on est même pas dimanche. (*Il remplit un verre, le tend à son beauf, qui le passe au voleur*)

LE VOLEUR : Goûtons voir ce nectar. (*Il boit une gorgée, recrache. Bruno récupère le verre. Hé, les Simson, vous vous payez ma tête ? Vous voulez vraiment m'énerver ?*)

LE PÈRE : C'est notre meilleur.

LE VOLEUR : C'est pas vrai ! Vous buvez ça ? J'ai cru que vous vouliez m'empoisonner !

LE PÈRE (*pour lui-même*) : Du picrate à 1,25, je comprends pas...

LE VOLEUR : Bon, puisqu'il y a rien à boire, on pourrait quand même me libérer ?

LE PÈRE : J'ai que la masse à proposer, mais je décline toute responsabilité.

LE VOLEUR : O.K. pour la masse. Attention : pas d'entourloupe ! Si vous tapez à côté, sur moi, par exemple ; les conséquences, c'est sur votre famille qu'elles tomberont.

(Le père saisit la masse, tend le coin à Bruno, qui le pose sur la chaîne)

LE FRÈRE (*à son beauf*) : Concentre-toi. Respire posément. Surtout pas d'imprudences.

(Le père lève la masse, hésite, ses bras tremblent. Il finit par la rabaisser)

LE PÈRE : Je le sens pas. Je crains la boulette.

LA FILLE : C'est pourtant pas difficile. Un bon coup au milieu, juste au bon endroit.

LE PÈRE : C'est ça qui pose problème, le bon endroit. Y en a qu'un, et si je le rate...

LA FILLE : Laisse-moi opérer, t'as jamais été adroit de tes mains.

LE VOLEUR : Eh ! Vous allez pas laisser la greluche s'en mêler ?

LE FRÈRE : À la maison, c'est elle la bricoleuse.

LE VOLEUR : Quelle famille ! Pour les menus travaux domestiques, je dis pas. Mais là, c'est du gros, je tiens à ma pogne.

LA MÈRE : Vous voulez être libéré, oui ou non ? Alors, faut accepter une marge d'erreur.

LA FILLE (*elle a saisi la masse et la soulève*) : J'y vais ?

LE VOLEUR : Non ! On va nulle part ! On bouge plus ! Envisageons tranquillement d'autres solutions, d'accord ?

LA MÈRE : Y s'dégonfle. C'est bien une lopette. On cherche à lui rendre service et puis... (*À la fille tenant la masse levée*). Rengaine, ma fille. Monsieur joue les chochottes.

(La fille repose la masse. Le voleur s'éponge le front du revers de la main.)

LE VOLEUR : On est pas passé loin du carnage. (*Au père, désignant la bouteille*). Finalement j'en reprendrais une lampée. Avec le temps, on doit finir par s'habituer.

(Le père le ressert. Le voleur boit avec précaution une première gorgée, tire la grimace, en reprend une seconde.)

LE PÈRE (*anxieux de l'avis du voleur*) : Alors ?

LE VOLEUR : À 1,25, c'est cadeau. L'expérience vaut le détour, tout dépend des circonstances.

LE PÈRE (*ravi*) : Je vous remets ça ?

LE VOLEUR : Merci, faut pas abuser des bonnes choses.

LE FRÈRE : Bon, alors qu'est-ce qu'on décide ? (*Il tire sur sa chaîne*). Je m'ankylose, moi.

LE VOLEUR : On pourrait repartir sur de nouvelles bases ?...

LA MÈRE : On lui coupe la main et on jette le cadavre dans le vide-ordures ?

LE VOLEUR : Qui dit mieux ?... Alors moi, je propose qu'on s'entraide...

LA MÈRE : Connais pas ce mot. Il est dans le dico ?

LA FILLE (*au voleur*) : Maman plaisante.

LE FRÈRE (*au voleur*) : Tu serais pas en train d'avouer que tu comprends pas plus que nous ce qui se passe ?

LE VOLEUR : Pas faux. Disons que je possède des atouts, mais que je maîtrise pas le déroulement de la partie... Seulement, j'ai un coup d'avance !

LE PÈRE : On peut savoir lequel ?

LE VOLEUR : Si je le révèle, je perds mon avantage. Alors, c'est donnant-donnant. Je vous raconte ma petite histoire et on s'associe pour sauver les meubles.

LE PÈRE : Qu'est-ce t'en penses, maman ?

LA MÈRE : Le vide-ordures, direct !

LE PÈRE : Camille ?

LA FILLE : Ça consiste en quoi : sauver les meubles ?

(Le voleur fait un geste vague.)

LE PÈRE : Bruno ?

LE FRÈRE : Tout ce que je demande, c'est qu'on me débarrasse de lui.

LE PÈRE *(au voleur)* : Raconte. Pour l'arrangement, je peux rien promettre.

LE VOLEUR *(il se pince les lèvres)* : Dans ces conditions... Botus et mouche cousue... Heu... Motus et bouche cousue.

LE FRÈRE : Eh ! Pense à moi, Georges ! C'est pas toi qui es soudé à ce type ! Je suis en train de craquer !

LE PÈRE *(à son beauf)* : Il a pas la clé, Bruno, il a que des mots et c'est pas les mots qui vont couper cette satanée chaîne.

LE VOLEUR : J'ai peut-être pas la clé, mais je sais où elle est...

LE FRÈRE *(au Voleur)* : On t'écoute.

LE VOLEUR *(il avise les raviolis, sur le sol)* : On dirait des raviolis ? S'il vous en restait un fond de casserole ?...

LA MÈRE : Non, mais je peux encore les ravoir. Ils sont pas sales, j'ai fait les poussières ce matin.

LE VOLEUR : Autre chose alors, un bout de pain. Vous allez pas laisser un collègue crever de faim ?

LES QUATRE : Un collègue ?

LE VOLEUR *(au frère)* : Hé, oui. Robert, BEP de spécialiste : Brevet Élémentaire de Pick-poket. La vieille, j'étais chez elle pour la même raison. Je suis arrivé un peu plus tôt.

LE FRÈRE : Déguisé en femme ? Tu sortais d'un bal costumé ?

LE VOLEUR : Les fringues de bonne femme, c'est mon bleu de travail. Je me suis spécialisé dans la rombière, comme toi. Les très fragiles qui ont de l'oseille dans leur bas de laine.

LE FRÈRE : Sans déconner ?

LE VOLEUR : Je te jure !

LE FRÈRE : Georgette, pour les raviolis, fais un effort... c'est un collègue.

LA MÈRE : J'en ai plus. Le crois pas sur parole, demande-lui des preuves. Tu fais trop confiance aux gens.

LA FILLE : Surtout à un mec qui se croit obligé de se travestir en mémé.

LE VOLEUR : Je vous répète que c'est une tenue de camouflage ! Les vieilles dames, ça se chasse pas à l'affût. Tu les approches pas aussi facilement. Faut t'intégrer dans leur environnement. À la moindre erreur, elles s'effarouchent. *(reluquant les raviolis)*. Si y a rien d'autre, à la guerre comme à la guerre.

LA MÈRE *(elle ramasse les raviolis à contrecœur et les balance dans une casserole. Au voleur, acariâtre)* : Vous les voulez chauds ou froids ?

LE VOLEUR *(à la Mère)* : Chauds de préférence !

LA MÈRE (*place la casserole sur le réchaud, qu'elle ne fait même pas mine d'allumer*) : J'ai plus de gaz.

(Le frère vient allumer le gaz sous le nez de sa sœur et lui lance un regard consterné. La Mère se met à touiller les raviolis avec colère. La Fille hausse les épaules)

LE VOLEUR : Les fringues, un vrai Sésame. Tu te présentes et les centaines te laissent pénétrer dans leur périmètre de sécurité. Après, t'as plus qu'à capter l'héritage en douceur.

LA FILLE : Ce type nous ment. Maman, tu peux éteindre les raviolis.

LE VOLEUR : Le plus souvent je me fais des nécessiteuses. Ça rapporte moins et faut travailler plus mais je reste dans mon milieu social. Alors, quand je tombe sur une occase comme cet après-m'...

LA MÈRE : J'éteints ou pas ? J'aimerais savoir.

LE PÈRE (*à sa femme*) : Laisse mijoter, Maman. (*Au voleur*). Continue, Robert.

LE VOLEUR : J'ai lu dans le journal que l'Huguette machin chose avait enterré son regretté mari la semaine dernière. En fin d'article, j'apprends que le défunt était plein aux as. C'est con de mourir sur un matelas de biffetons, non ? Sauf pour l'héritière : Madame Bouche en cul de poule qui vit seule dans une grande baraque. (*Au frère*). On a suivi le même raisonnement, non ?

LE FRÈRE : Continue tu m'intéresses.

LE VOLEUR : Je me déguise en dame patronnesse, et je me pointe chez elle, débordant de zèle religieux, dans la noble intention de l'aider, par la prière, à surmonter son deuil.

LE FRÈRE : Alors ?

LE VOLEUR : Elle me reçoit, sans méfiance, m'offre thé et gâteaux secs. Je la sens qui s'abandonne à un chagrin très comme il faut. Me reste plus qu'à l'endormir en douceur. Et...

LE FRÈRE : Et ?...

LE VOLEUR : C'est moi qui m'endors ... Pour émerger jumelé par ces cabriolets...

LE FRÈRE : Putain...

LA MÈRE (*toujours occupée à touiller les raviolis, à son frère*) : Sois pas insultant envers cette vieille dame, elle a fait que se défendre.

LE FRÈRE : C'était qu'une exclamation. C'est elle qui nous aurait entravés ? Mais pourquoi ?

(La mère a éteint le gaz sous les raviolis. Elle attrape la poignée de la casserole avec un chiffon, y plante une fourchette et la dépose devant Robert)

LA MÈRE (*revêche*) : Y sont un peu brûlés, vous m'en voudrez pas ?

LE VOLEUR (*il se brûle avec la fourchette*) : C'est bon. Le brûlé, ça donne du goût. Ma mère, elle cramait tout ce qu'elle cuisait, vous avez affaire à un spécialiste du roussi, du calciné en surface, du charbonné croustillant, du carbonisé à cœur, du grillé style barbecue !

LE FRÈRE (*au Voleur*) : Hé ben ! mon pauvre vieux ... (*Il lui serre la main, façon condoléances*) Bon, on se reconcentre. Quand je me suis pointé, elle était tranquillement installée dans son fauteuil. J'avais

pas rendez-vous, donc elle m'attendait pas. Qu'est-ce qu'elle fichait dans son fauteuil ? Après t'avoir neutralisé, elle prenait du bon temps ? Non, ça tient pas debout. Elle aurait dû ...

LA MÈRE : S'évanouir ?

LE PÈRE : Elle aurait dû être en train de rameuter les flics, ouais !

LE FRÈRE : Exactement !

LA FILLE : Toi aussi, Bruno, t'as tout oublié jusqu'au moment où tu t'es réveillé avec ce mec-là en sautoir.

LE FRÈRE : Sauf que moi, je me rappelle très bien qu'on m'a assommé. Reste à savoir qui ?

LE PÈRE : La vioque ou un complice ?

LE FRÈRE : Elle était dans le fauteuil, elle a pas pu effectuer un saut périlleux arrière pour se retrouver derrière moi sans que je m'en aperçoive.

LA FILLE : Reste le complice ...

LA MÈRE (*au voleur*) : Vous avez fini ? (*Il confirme de la tête. La Mère reluque la casserole d'un air dégoûté*). Elle est pas récupérable. (*Elle la balance dans la poubelle*)

LE PÈRE (*à Robert*) : Elle vous a tendu un piège, c'est clair comme de l'eau de roche.

LE VOLEUR : J'ai pas été assommé. J'ai la gueule de bois, mais aucune bosse.

LE PÈRE : Alors, elle t'a drogué. Dans ces conditions, elle avait pas besoin de complice, suffisait de verser un somnifère dans le thé.

LE VOLEUR : Et c'est moi, endormi, qu'elle a carré dans le fauteuil.

LE PÈRE : Et quand Bruno s'est amené, elle l'a assommé.

TOUS : Ça se tient.

LE FRÈRE (*à Robert*) : T'as pas dit que tu savais où se trouvaient les clés ?

LE VOLEUR : Réfléchis. C'est la vieille qui les a !

LE FRÈRE : Et, à ton avis, on les récupère de quelle façon ?

LA FILLE : La question que je me pose c'est : pourquoi elle vous a laissés filer.

LE PÈRE : Et pourquoi elle vous a passé les bracelets ?

LA FILLE : Quand on est braqué à domicile, on complique pas la situation à plaisir. On appelle les poulets et on se paye un petite dépression ensuite.

LA MÈRE : En tout cas, l'Huguette, elle a pas froid aux yeux. Quand Bruno s'est ramené, sans paniquer, elle l'a proprement mis K.O. et enchaîné au petit con.

LE VOLEUR : Dites donc !

LA MÈRE : Un voleur qui se laisse berner par une ancêtre, j'appelle ça un petit con.

LE FRÈRE (*à Robert*) : T'inquiète, j'en prends autant pour mon grade.

LA MÈRE : Une vieille dame possède pas de tels dons d'improvisation et des menottes de flic dans le tiroir de sa table de nuit.

LA FILLE : Alors, on y revient : un complice ?

LE PÈRE : Dans quel but ? Et pourquoi justement le jour où ces deux empotés rappellent la gueule enfarinée ? (*Il désigne le voleur*). Le premier, il a balisé son itinéraire et actionné les sirènes : bonjour, je suis un faux agent du recensement et je viens vous dévaliser. Mais Bruno ? C'est troublant. Très troublant...

(On frappe à la porte. Tout le monde se fige)

LE PÈRE (*à voix basse*) : Quelqu'un attendait quelqu'un ? (*Les autres hochent négativement la tête*). Qui c'est, alors ? (*On frappe de nouveau*)

LA FILLE (*à voix basse*) : Qu'est-ce qu'on fait ? On répond ?

LE PÈRE (*à voix basse*) : Surtout pas ! Si on frappe chez nous, c'est forcément une erreur.

(On frappe plus fort.)

LE PÈRE : Si c'était les pandores, ils auraient déjà enfoncé la porte, non ?

LE FRÈRE : Dis pas de conneries ! La porte est pas fermée à clé.

LA MÈRE (*fort*) : Y a personne !

LES AUTRES : Chut !!!!!

LA MÈRE : C'est sorti tout seul. Y vont peut-être se tailler, si y a personne.

LA FILLE : Maintenant, ça m'étonnerait.

LE PÈRE : Merde ! Ils entrent.

SCÈNE 3

La mère, le voleur, le père, la fille, le frère, Huguette.

Apparaît d'abord une main gantée d'une mitaine et portant une canne. Puis Huguette entre, très digne, très droite, couverte de dentelles extravagantes.

LA MÈRE : C'est quoi ce sapin de Noël ?

LE VOLEUR (*stupéfait*) : La vioque !

LES QUATRE : Qui ? Non !

HUGUETTE (*d'une voix infiniment snob*) : Pardonnez cette intrusion, mais la porte était ouverte, alors... Je ne dérange pas, au moins ? Je suis Huguette Gredasur de Bouchemolle. (*Elle examine les lieux d'un air dégouté*). Mais c'est exquis, ici.

LA FILLE : Qu'est-ce que vous faites ici ?

HUGUETTE (*très mondaine*) : Vous êtes Camille, si je ne me trompe ?

LA FILLE (*prise au dépourvu*) : Oui... pourquoi ?

HUGUETTE (*lui tendant sa main gantée*) : Je suis absolument ravie de vous rencontrer.

LA FILLE (*interloquée*) : Bonjour, Madame... Enfin, je veux dire...

HUGUETTE (*s'essuyant de nouveau la main*) : Bonjour, bonsoir... charmante famille.

LA MÈRE (*discrètement, à son mari*) : Fous cette vioque dehors ou je fais un malheur !

HUGUETTE (*feignant de ne pas avoir entendu*) : Chère petite madame. Comment allez-vous ?

LA MÈRE : La madame, elle allait sortir, comme vous, d'ailleurs. La porte, c'est par là.

HUGUETTE : Adorable ! Cette spontanéité est si rafraîchissante.

LA MÈRE (*à voix basse, à son mari*) : Je vais lui en balancer, du rafraîchissant, moi !

LE PÈRE (*à voix basse, à sa femme*) : Calme-toi, maman. Faut d'abord savoir ce qu'elle a dans le ventre, après, on avisera.

LA MÈRE : Sûr que c'est pas du bon !

HUGUETTE (*se dirigeant vers le frère*) : Et voilà Bruno, le sacripant. Pas trop mal à la tête, j'espère ?

LE FRÈRE : Je... Non... Qu'est-ce que vous voulez ?

HUGUETTE : Plus tard, nous aurons tout loisir de bavarder. (*Elle se tourne vers Robert*). J'ai quelque chose pour vous, bien que vous ne le méritiez pas. (*Elle pose sa canne, plonge la main dans son sac et brandit une clé, pendue à une chaînette*). Ne me remerciez pas, j'y verrais de la flagornerie.

LA MÈRE (*à son mari*) : De la quoi ?

LE PÈRE : Lâche-nous un peu avec ton dico !

(*Bruno s'empare de la clé et cherche fébrilement à se libérer.*)

HUGUETTE (*au voleur*) : Aidez plutôt votre compagnon, il est d'une maladresse.

LE VOLEUR : Laisse-moi opérer !

LE FRÈRE : Je suis pas gaucher.

LE VOLEUR : Moi non plus, tant mieux. Et voilà le travail !

HUGUETTE (*tend la main, paume en l'air à Robert*) : C'est un souvenir de famille, j'y tiens beaucoup.

LA MÈRE (*elle vient se planter sous le nez d'Huguette*) : Dis donc, miss dentelles, ça va durer encore longtemps ce cinoche ? Si tu veux pas rejoindre mes raviolis, t'as intérêt à dégager fissa !

HUGUETTE : Je ne comprends pas tout, mais c'est fort instructif, pour s'immerger.

LE PÈRE (*à sa femme*) : On peut se causer sans s'énerver. Madame est venue pour ça, causer. (*À Huguette*). Pas vrai ?

HUGUETTE : Mais oui ! Absolument ! Je suis animée des meilleures intentions du monde. (*Soudain transformée, à la mère*) Toi, la pisseuse, tu commences par fermer ton clapet ou je te claque le baigneur ! (*De nouveau très mondaine et raffinée*) N'est-ce pas l'heure du thé ?

TOUS (*la contemplent, stupéfaits*) : Du thé ?

HUGUETTE : Ai-je dit autre chose ? (*Faussement confuse*) Mais peut-être n'avez-vous pas de thé ?

LE PÈRE : Maman, prépare du thé.

LA MÈRE : Pas question. L'ancêtre sort de ma cuisine tout de suite. Pour le thé, elle peut se pisser dessus, c'est la pisseuse qui l'affirme !

LE PÈRE : J'ai dit : prépare le thé !

LA FILLE : Bouge pas, je m'y colle.

(La fille met de l'eau à bouillir. Huguette s'installe confortablement sur une chaise)

HUGUETTE : C'est tellement agréable de se retrouver entre amis.

LE FRÈRE : Vous trouvez pas que vous poussez le bouchon un peu loin ? Sortez tout de suite ce que vous avez dans la caboche et disparaissez.

HUGUETTE : Tout doux, mon ami. N'inversez pas les rôles. Vous n'êtes pas en situation de me bousculer. *(à la fille)*. Avec un nuage de lait et des biscuits, s'il vous plaît.

LE VOLEUR : J'en prendrais bien aussi. Si ce n'est pas abuser.

LE FRÈRE *(au Voleur)* : Tu la fermes, Robert, ou je t'attache au radiateur.

LE VOLEUR : Avec quoi ? je lui ai rendu les bracelets.

LE PÈRE : J'en boirai aussi pour une fois. *(Il va chercher des tasses ébréchées et des petites cuillères dépareillées qu'il pose sur la table. Puis il sort une boîte métallique qui contient des biscuits)* Et tout le monde en boira.

HUGUETTE : Voilà qui est plus raisonnable.

LE PÈRE : Y a pas de raison de se fâcher. On vous écoute, madame.

HUGUETTE *(désigne Bruno et Robert)* : Ces jeunes gens ont, comment dire, envahi mon intimité à la hussarde.

LE PÈRE : Faut leur pardonner, ils savaient pas qu'ils allaient chez une dame. Ils s'essussent.

LE VOLEUR : Et c'est pas nous qui avons commis des violences.

HUGUETTE : J'en conviens. Tout cela est bien fâcheux. Je m'interroge encore. Vais-je prévenir la police ?

LE FRÈRE : Ça se discute, évidemment.

LA FILLE *(sert le thé)* : Avec ou sans sucre ?

HUGUETTE : Sans, merci. Réfléchissons. Si je vous dénonce, vous allez en prison ; si je me tais, ma conscience me tourmentera, je le crains.

LE FRÈRE : Vous savez, la conscience, on peut s'en arranger, y a rien de plus adaptable.

LE VOLEUR : Tous les politiciens vous le diront.

HUGUETTE *(faussement scandalisée)* : Voulez-vous vous taire ! Il n'est pas question, pour moi, de transiger avec celle-là. Pas à mon âge.

LE VOLEUR : Justement, à votre âge, un petit écart peut pas faire de mal. Vous avez accumulé assez de bons points pour monter tout droit au paradis.

HUGUETTE : Non, non... D'un autre côté...

TOUS : Oui ?

HUGUETTE : D'un autre côté, je ne souhaite pas non plus la mort du pécheur. Je préfère la prévention à la répression. *(Au père)*. Qu'en pensez-vous ?

LE PÈRE *(avec conviction)* : J'en peux plus d'être d'accord avec vous !

LA MÈRE (*au père*) : T'as pas fini de lui lécher les bottes ?

LE FRÈRE (*à Hugnette*) : Concrètement, ça veut dire quoi ?

HUGUETTE (*elle boit une gorgée*) : Excellent votre thé, mademoiselle. Concrètement, cela signifie que vous et moi, nous avons des projets en commun. Bien entendu, vous devrez consentir quelques sacrifices. Pour ma conscience.

LE PÈRE : C'est bien naturel. On s'en voudrait de la tourmenter, votre conscience.

LE FRÈRE (*à Hugnette*) : J'aime pas trop comment vous présentez la chose.

LE PÈRE (*à son beauf*) : Laisse-la s'expliquer.

LA FILLE : Si elle arrêta de tourner autour du pot. (*À Hugnette*) Les sacrifices de quel ordre ?

HUGUETTE : Accepter de prendre quelques risques...

LA FILLE : Qu'est-ce qu'on reçoit en échange ?

HUGUETTE : Mon silence. Et donc la liberté.

LA MÈRE : On a pas attendu après vous pour l'avoir.

HUGUETTE : Mais vous m'avez causé assez de désagréments pour la perdre.

LE PÈRE : Elle a raison. On est parti sur de mauvaises bases, remettons le train sur les rails.

LA FILLE : Papa, t'en fais un peu trop ? Tu lui sers la soupe. Qu'est-ce qu'elle a contre nous ?

HUGUETTE : Oh ! Pas grand-chose ! Ces menottes, par exemple.

LA FILLE : C'est les vôtres, on y a pas touché.

HUGUETTE : Alors ça... (*Elle sort un portable de son sac et leur montre des photos*) Voyez, ils dorment, dans les bras l'un de l'autre. Ne sont-ils pas chou ?

LE FRÈRE : Putain, j'y crois pas...

LE VOLEUR : Je suis même pas ressemblant.

HUGUETTE : Assez pour finir au baignoire.

LE FRÈRE : Rien ne prouve qu'on était chez vous avec des mauvaises intentions.

HUGUETTE : Bien sûr que non. (*Désignant Robert*) Cet imbécile s'est déguisé en femme parce que c'était mardi gras ? (*Au frère*) Et vous, vous êtes entré en voyant de la lumière ?

LE FRÈRE : Parfaitement ! J'ai entendu des cris et je me suis précipité à votre secours. Je ne pouvais pas savoir que vous alliez me confondre avec un bandit.

LE PÈRE (*à son beauf*) : Arrête, tu te fais du mal...

HUGUETTE (*désignant Robert*) : En l'occurrence, c'est à lui que vous avez failli en faire, du mal. Dans le fauteuil, c'était lui, pas moi. Je venais juste de l'endormir quand j'ai entendu la porte d'entrée. Je me suis dissimulée et vous ai assommé. C'était tellement facile.

LE FRÈRE : Avec une matraque molle ?

HUGUETTE : Affirmatif, mon cher.

LA MÈRE : Des menottes, une matraque, c'est mal fréquenté, chez vous.

HUGUETTE : On n'est jamais trop prudente. La preuve.

LA MÈRE (*elle se précipite soudain sur Hugnette et lui arrache le téléphone des mains*) : Par ici la bonne soupe ! Qui c'est qui fait plus sa bravache, maintenant ?

HUGUETTE : Je n'en attendais pas moins de vous, sinon, j'aurais été déçue.

LA MÈRE : Pardon ?

HUGUETTE : Je suis une femme âgée, mais je vis avec mon temps. Avez-vous entendu parler de l'informatique ?

LA MÈRE : Je vois pas le rapport...

LE PÈRE (*consterné*) : Maman, rends-lui son appareil.

LA MÈRE : T'es de son côté, ou quoi ?

HUGUETTE (*à la Mère*) : Ces photos sont enregistrées sur mon ordinateur, assorties de quelques commentaires explicatifs, au cas où.

LA MÈRE : Sorcière !

HUGUETTE : Je vous tiens. Ces deux nigauds se sont fait surprendre en train de me dévaliser et vous êtes complices. Les enquêteurs vont se régaler et le juge encore plus.

LE PÈRE : Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous être agréable ?

HUGUETTE : À la bonne heure ! Alors, je vais vous expliquer ce que j'attends de vous...

(Durant le noir, après un moment de silence. En voix off)

LE FRÈRE : Non ! Vous pouvez pas nous demander une chose pareille !

HUGUETTE : Vous n'avez pas le choix. C'est ça ou le tribunal.

LA MÈRE : Mon frère retournera jamais en cabane.

HUGUETTE : Alors, qu'il obéisse.

LA MÈRE : Papa, dis quelque chose !

LE PÈRE : Vos exigences sont contraires à tous nos principes. C'est barbare et...

HUGUETTE : La prison !

LE VOLEUR : Jamais je pourrai. C'est au-dessus de mes forces.

LA FILLE : Vous n'avez pas le droit !

HUGUETTE : La prison, vous dis-je !

SCÈNE 4

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**